

Notre Toupin national

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224812>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

syndic aimé conduit par un homme porteur d'une arme. Ah ! quelle situation terrible !

Couleur de rose étaient les pensées du gendarme : l'action d'éclat qu'il supposait en train de réussir attirerait sur lui l'attention de ses supérieurs ; bientôt on le nommerait sous-officier, et qui sait, dans quinze, vingt ans, ses parents auraient la gloire de compter dans la famille un lieutenant de gendarmerie, peut-être plus encore, le premier-lieutenant Martin et le commandant Dumusc n'étant pas éternels.

Arrivés dans la maison du syndic, le pot au lait de Perrette chuta, mais le magistrat se montra beau joueur, en bon et brave homme qu'il était.

Gendarmes vaudois, ne prenez pas ombrage de ce petit récit qui s'est passé il y a environ trente ans. *Julius.*

Gendarme de la Rédaction. — Nous espérons que nos chers gardiens de l'ordre ne s'offenseront pas de cette boutade. Ils comprendront que ce brave syndic a voulu, d'une façon bien vaudoise, offrir à notre jeune gendarme, un bon verre au guillon.

POUR LE TENNIS

Les journaux de mode engagent une polémique au sujet des vêtements sportifs féminins et tout particulièrement en faveur de la culotte courte pour les joueuses de tennis.

Donc, après le rouge ou vert

Pullover,

Allons-nous voir, saperlotte,

Nos tennis-girls adopter

Et porter

La courte et large culotte ?

Alors, la raquette en main,

Dès demain,

Montreront-elles des paires

De gras — ou fins mollets —

(Beaux ou laids)

A l'instar de nos grands-pères ?

Certes, cet habit de « court »

(Un peu court),

Plaira beaucoup à l'ingambe

Qu'un bon régime engraisse,

Puisque ça

Lui fait une belle jambe.

Mais celles aux flageolets

Maigrelets,

Les fluettes, les bancroches,

Vont-elles, sans regimber,

Exhiber

Leurs étiques doubles-croches ?

Il est fort réjouissant

Qu'on puisse, en

Nos temps de vols et de crimes,

Concevoir de tels soucis ;

Et ceci

Valait bien ces quelques rimes !

Pierre Manaut.

LA VIE CHÈRE

DN de mes amis voulut acheter dernièrement une automobile d'une nouvelle marque populaire. Il se rendit dans un magasin où on lui demanda le prix qu'il désirait mettre. Il fixa une somme. L'employé fronça le front, se gratta l'oreille, puis, après un moment de réflexion, emmena l'acheteur dans un coin du magasin.

— Avec ça, dit-il, en montrant un spécimen de l'industrie, vous pourriez faire de la route.

Mon ami examina la voiture et la trouva un peu trop sommaire :

— J'aurais voulu, dit-il, un peu de confort et quelques perfectionnements.

Le commis lui déclara :

— Il n'est pas d'exigence que nous n'arrivions à satisfaire. Voulez-vous une toiture de

tôle ? C'est mille francs de plus ; une magnéto au lieu d'un delco ? c'est cinq cents francs supplémentaires.

Mon ami qui se disait, avec raison, qu'on n'achète pas tous les jours une auto et qui voulait en avoir une commode, fit ajouter quelques autres accessoires : pneus ballons, démarreur électrique, oléomètre, miroir rétro-viseur, phares spéciaux, lanternes de code, numéro lumineux, et voulut des glaces incassables et plusieurs autres bibelots intéressants. Quand on lui eût livré sa voiture, la facture qui l'accompagnait le fit tomber à la renverse. Elle égale le prix de l'auto du catalogue multiplié par trois. C'est la vie chère qui, paraît-il, nous vaut de ces surprises. On nous vend actuellement des chaussures d'un prix raisonnable, mais qui devient inabordable si l'on désire qu'elles comportent des talons, des tiges, une empeigne, des bouts rapportés, une semelle, des œillets et des cordons, accessoires qui se payent à part. La vie chère a été de tous les temps ; elle a été la raison invoquée par les débrouillards pour se tirer d'affaire et, si elle n'existait pas, il n'y aurait qu'à laisser certains commerçants agir à leur gré. Scribe, ayant loué une maison à Saint-Mandé, pour y passer l'été, se mit en quête d'un villageois possédant une vache laitière :

— Mon brave, lui dit-il, mon domestique viendra tous les matins chercher un litre de lait.

— Entendu, c'est quarante centimes.

— Du lait bien pur, n'est-ce pas, et qui ne soit pas baptisé.

— Dans ce cas, c'est cinquante centimes.

— Vous le trairez en présence de mon domestique.

— Je veux bien, mais alors c'est soixante centimes.

Scribe réfléchit et ajouta :

— Diable, c'est cher.

— Ce n'est pas le lait qui est cher, mais c'est la main-d'œuvre.

— Eh bien ! mon domestique traira lui-même la vache.

— Oh ! alors, c'est un franc.

Notre Toupin national. — Vous avez l'air embarrassé ? lui dit quelqu'un.

— Eh oui ! répondit-il, c'est au sujet de ces questions d'astronomie. Je comprends, à la rigueur, que les astronomes puissent arriver à calculer la distance qui nous sépare d'un autre globe, même son poids ; mais j'ai beau faire, ce que je ne puis arriver à m'expliquer, c'est comment ils peuvent savoir son nom !

LORSQUE L'ENFANT PARAÎT

UN beau jour — c'est vraiment un beau jour — au lieu d'être deux dans la vie, on est trois. Grande joie, nombreuses félicitations que l'on reçoit d'un air ravi en pensant que les encouragements font toujours plaisir.

Au début tout au moins, le principal avantage que procure un bébé, c'est d'obliger les parents à abandonner une partie de leur égoïsme douillet et pantouflard. Adieu molles et douces nuits, liberté sainte, petits plaisirs de sybarites que l'on savourait jadis avec délicatesse.

La première chose que savent faire les pouspons, c'est hurler. Ils acquièrent très vite dans ce domaine une virtuosité de spécialistes. Les vieilles dames prétendent que ça leur fait des poumons. Les voisins estiment généralement que leurs enfants à eux criaient avec infiniment plus de discrétion. Les parents, à qui l'on a bien recommandé de ne pas faire les quatre volontés et les mille petits goûts-goûts de leur mioche — ça sait tout de suite ce que ça veut ! — se regardent d'un air consterné aux premiers cris. N'y tenant pas, bourrés de remords, ils imaginent d'épouvantables histoires : leur bébé va peut-être s'étrangler, ou s'étouffer dans son oreiller — ça s'est vu ! — il a probablement de fatales coliques, etc., etc. Sur la pointe des pieds, le papa en tête de colonne, ils vont voir.

Et ils ne voient rien que leur toute petite fille rose et blanche qui joue avec les anges.

En règle générale, son bébé est le plus adorable du monde, il fait des choses que nul autre sans doute n'a faites avant lui, et il est extraordinairement avancé pour son âge. Avant d'avoir un enfant, on se jure qu'on ne bêtifiera pas avec lui : pas de zéailements stupides, pas de cris de gâteaux. On y vient tout de même, immanquablement.

La première fois qu'on donne à un papa son poupon à tenir, il est au moins aussi rempli de crainte que d'admiration. La crainte de le laisser tomber, de le froisser ou de ne pas lui soutenir suffisamment les reins. Ensuite, le père a l'occasion d'en prendre l'habitude. Il sait chanter d'une horrible voix de tête de vieux couplets qui, depuis des générations, servent à endormir ou à bercer les enfants. Il apprend à connaître ce que pèsent les bébés, quand poussent les dents précoces, et une foule de détails qui modifient peu à peu, mais fatalement, sa conception du monde. Si tous les électeurs étaient pères de famille, il y aurait peut-être un peu plus de sagesse dans notre humanité...

Il faut se méfier comme du feu de ces doctes petits livres où la puériculture est enseignée par des gens de laboratoire. Il faut aussi n'accepter que sous bénéfice d'inventaire les conseils de ceux ou plutôt de celles qui vous disent : « J'ai toujours fait comme ça ! » Et surtout, pas de doctrinarisme intransigeant. Les enfants ne sont pas pareils à des petits moteurs en série qu'on fait tous marcher de la même manière. Ils sont beaucoup moins « tube digestif » qu'on ne le croit. Très vite, ils ont chacun leur petite personnalité dont je ne vois pas pourquoi il ne faudrait pas tenir compte dans la mesure du possible et du bon sens.

Deux gros défauts à éviter : Ne jamais empoisonner la vie de ses invités en leur contant des mots de son enfant, qui ne sont attendrisants ou drôles que pour les parents et pour les grand-parents. Ne jamais « produire » son petit prince de Galles ou son infante en société. Les enfants que l'on force à réciter le « Corbeau et le Renard » ou à pousser la chansonnette devant des hôtes deviennent rapidement exaspérants. Ça n'est pas de leur faute !

Etre papa, c'est pénétrer soudain dans un monde nouveau, un monde où la vie est incomparablement moins agréable, sans aucun doute, au point de vue du petit confort personnel, un monde où les devoirs augmentent considérablement. Mais mille joies inédites et caressantes, mille plaisirs ignorés, sur un fond de profonde et héréditaire satisfaction, viennent compenser les soucis et les peines.

Et, devant ce fragment d'humanité qui n'existe que par sa mère et par vous, devant ce petit être qui s'agite ou gigote ou murmure ou soupire, on sent qu'on continue et que la vie, enfin, a un sens...

(Monsieur et Madame).

Jean Peitrequin.

Le véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey, pour 1933. — 226e année. — Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix fr. 0.60.

Le doyen de nos almanachs est entré dans la 226e année de son existence ! Il supporte avec philosophie le poids des ans, et il nous apporte sa provision d'anecdotes aussi variées que choisies.

Dans sa préface le « Messenger boiteux » veut bien se rappeler du « Conteur Vaudois » qu'il rencontre de temps en temps avec plaisir. Le plaisir est réciproque.

Après une série d'intéressantes cartes à vol d'oiseau, le « Messenger boiteux » commence la publication de vues panoramiques du pays. — Excellente idée ! — Le lieu natal de notre vieil almanach a fait l'objet de la première planche, très réussie, qui sera suivie de vues caractéristiques de ce vaste pays romand et français où le « Messenger boiteux » compte de si nombreux et fidèles amis.

Faire connaître son pays, le faire aimer et apprécier, c'est faire œuvre bonne, utile et méritoire !

L. R.